

chambre, se mit au lit après avoir bu, et donna l'ordre de l'éveiller le lendemain matin à dix heures. Lorsque le garçon entra le matin pour exécuter cet ordre, le jeune homme était déjà levé et habillé; il prit du thé et s'en alla. Une heure après il était de retour; personne ne remarqua s'il était seul ou en compagnie. Huit jours s'étaient écoulés depuis que l'habitant du No. 60 avait fermé sa porte et était parti. Cette dame portait un grand paletot, et son visage était recouvert d'un voile si épais, qu'il était impossible de distinguer ses traits. Arrivée devant le No. 60, elle mit la main sur la clé, essaya de l'ouvrir, puis s'éloigna en disant: "Oui, elle est fermée."

Entre temps, on s'aperçut qu'une mauvaise odeur se répandait dans le corridor. La punition augmentait, la police fut avertie et ouvrit la porte. On trouva dans la chambre les restes d'un modeste goûter et une demi-bouteille de cognac; au porte-manteau était suspendu un pardessus, dans la poche duquel il y avait une feuille de papier et un passe-port au nom de Michael Tcherkasski, âgé de vingt-cinq ans, fils d'un fonctionnaire décédé. Dans la chambre No. 61 gisait le cadavre d'un homme; le visage était tourné contre le sol; les pieds étaient dirigés vers la porte qui conduit au No. 60; la tête était en partie couverte d'un oreiller; sous l'oreiller on voyait une flaque de sang caillé. Sur le dos du cadavre, un morceau de papier était fixé, au moyen d'une épingle, et portait ces mots: "Traître, espion, condamné et exécuté par nous, socialistes et révolutionnaires russes. Mort aux Juifs, aux traîtres."

On a souvent mis en circulation des bruits relatifs à l'état de santé peu satisfaisant du roi Humbert. Une feuille allemande, la *Germania*, a reçu, à cet égard, des détails très-précis, mais dont nous nous garderons bien de garantir l'authenticité. Voici ces renseignements:

Le roi Humbert n'a pas la forte santé de son père. Il a la poitrine un peu étroite. Il a souffert plusieurs fois de crachements de sang. Les médecins lui ont défendu de fumer, mais il ne veut pas les écouter.

En ce qui concerne son mal chronique, ses médecins l'ont engagé à subir une opération. Le roi leur a demandé si cette opération, qui comme on nous l'assure, mettrait sa vie en péril, le guérirait radicalement. Aucun des médecins n'a osé répondre affirmativement. Le roi leur a dit alors: "Je lis sur vos visages que ma vie serait en péril, si je subissais cette opération, je préfère donc mon mal actuel à une mort probable."

La mort soudaine du prince Waldemar, le fils du prince impérial d'Allemagne, a produit une vive émotion à la cour de Berlin. Une feuille allemande rappelle, à ce propos, la légende séculaire de la *Dame blanche*, qui apparaît au palais royal de Berlin toutes les fois qu'un décès est à la veille de se produire dans la famille des Hohenzollern. S'il faut en croire le récit suivant, l'apparition n'aurait pas fait défaut à l'occasion de la mort du prince Waldemar:

Un soldat en faction dans l'un des corridors du palais a quitté tout à coup son poste dans la nuit et est allé raconter à ses officiers, à ses camarades qu'il avait aperçu la dame blanche, c'est-à-dire la comtesse Agnès, de la légende, tenant dans ses bras les deux enfants qu'elle a tués, il y a 250 ans, pour pouvoir épouser son amant. Le récit du soldat a produit une lugubre impression. Le trop craintif factionnaire n'en a pas moins été mis aux arrêts pour avoir abandonné son poste.

Un nouveau journal tri-hebdomadaire vient de paraître aux Trois-Rivières, et M. A.-E. Poirier, étudiant en droit, autrefois attaché au *National*, en prend la rédaction. La nouvelle feuille a pour titre: *La Concorde*.

L'hon. M. Letellier ayant été notifié par le gouvernement fédéral qu'il était opportun qu'il fût représenté auprès du Conseil privé, M. Joly est parti.

On se rappelle que M. Joly avait exprimé l'opinion que si le gouvernement impérial consentait à entendre un côté, il voudrait entendre l'autre et qu'alors seulement il irait en Angleterre.

On parle beaucoup de la retraite de M. Masson, pour raison de santé, et de son remplacement par M. Mousseau. Mais on se demande comment Sir John peut offrir un portefeuille à M. Mousseau dans les circonstances, et comment M. Mousseau peut l'accepter.

M. Mousseau, disent quelques-uns, n'aura qu'à retirer sa motion. L.-O. D.

## NOUVELLES ÉTRANGÈRES

L'état des choses ne s'améliore pas en Russie. Les mesures de rigueur ne feront probablement que redoubler l'énergie et augmenter la haine des nihilistes. On estime à 19,000 le nombre des membres pleinement initiés et actifs de la société secrète, indépendamment des milliers qui lui ont prêté serment d'obéissance. La valeur totale des biens de la société est évaluée à 2 millions de roubles.

Le correspondant du *Standard* à Berlin lit qu'en même temps que Solovieff essayait d'assassiner le czar, trois agents de police étaient tués à Kazan. Parmi les assassins figurent une jeune fille âgée de 17 ans et de bonne éducation, ainsi qu'un noble.

Les secours envoyés par le gouvernement anglais au Cap de Bonne-Espérance ont déjà produit leur effet. Ekowe a été ravitaillé après des combats sanglants, d'un entr'œuvre à Ginglebova où le camp le lord Chemsford a été attaqué par 11,000 Zoulous qui se sont battus comme des démons.

L'élection de Blanqui à Bordeaux fait du mal au parti républicain, et le gouvernement, au lieu d'amnistier le vieux révolutionnaire, comme le veulent les radicaux, se propose, dit-on, de faire annuler son élection. Les radicaux chantent victoire et disent qu'après Blanqui ce sera le tour de Rochefort; que le meilleur moyen l'amnistier ces citoyens est de les élire et de les faire entrer en France par le scrutin. Le gouvernement aura-t-il la force de faire respecter la loi qui prive de tous droits politiques et civils les gens condamnés à des peines afflictives ou infamantes? Le président et les ministres se sont montrés émus du résultat de l'élection de Bordeaux.

## ANCIENNES FAMILLES CANADIENNES

MADAME C.-S. RODIER

Madame Rodier était l'épouse de feu l'hon. C.-S. Rodier, membre du conseil législatif et ex-maire de Montréal, dont la biographie a paru dans notre numéro du 24 février 1876.

Elle était née à Laprairie et portait un nom français, celui de Lacroix, bien qu'elle fût d'origine allemande. Son père, Paul Lacroix, était petit-fils d'un officier alsacien qui, sous Louis XV, honora par sa bravoure la devise en faveur de Marie-Thérèse: *Moriamur pro rege nostro*. Né d'une famille noble, Von Krenz; ne pouvant cependant pas soutenir un train de vie conforme à sa condition ni traiter ceux de son rang comme son urbanité toute cordiale le demandait, il se décida à envoyer son fils aîné chercher fortune dans la Nouvelle-France. Celui-ci ayant changé son nom en celui de Lacroix, n'emporta guère avec lui d'autres ressources que la bénédiction paternelle. Les dernières paroles du père furent celles-ci: "Mon fils, soyez digne d'un nom qui n'aura désormais d'autre éclat que celui que vous lui donnerez."

Après avoir promis de rester fidèle à son roi, Paul Lacroix partit pour Québec. Né à Strasbourg, il parlait également bien le français et l'allemand; il apprit bientôt la langue sauvage. Il fut nommé grand-voyer, et interprète du gouvernement pour le commerce des pelleteries. Son intégrité lui valut également la confiance des deux partis.

Un jour, à sa grande surprise, parmi d'autres objets de trafic, on lui amena, avec des cris de joie, une belle jeune fille, américaine, âgée de vingt-deux ans, que les sauvages retinrent comme otage. Ils l'avaient entourée de soins à leur façon et l'avaient transportée à plusieurs centaines de milles de son pays. Lacroix fut frappé de la beauté et de la grâce singulière de la jeune fille, malgré les fatigues qu'elle avait dû endurer. Les sauvages la considéraient comme une bonne capture et en demandèrent un grand prix. Lacroix le paya sans hésitation et devint, pour la première fois, l'interprète de son propre

cœur. Ce langage fut compris par la reconnaissante Américaine. Ils furent fiancés le même jour et mariés peu après à Québec. Il ne lui fut pas donné de conserver longtemps cette première épouse. Ses épreuves avaient été trop rudes pour sa constitution délicate et le climat ne lui était pas favorable. Elle mourut après quelques années, sans enfants.

Encore à Québec, il s'unit en secondes noces à Mlle Lonière, d'une famille parisienne, de qui il eut six enfants. Il vécut jusqu'à l'âge de 85 ans. Madame Rodier, Marie-Louise Lacroix, était son sixième enfant.

Elle mourut à l'âge de 84 ans. Deux de ses sœurs purent célébrer leurs noces d'or dans le couvent de l'Hôtel-Dieu. L'une mourut à 86 ans, après 57 années de profession, et l'autre, la plus jeune de la famille, vit encore; elle est âgée de 83 ans, et a passé plus de 60 années en religion.

Madame Rodier parlait avec un orgueil tout patriotique, et une affection paternelle, du temps où ses sœurs et elle jouaient avec le vieil habit et le chapeau de leur père, tout criblés de balles reçues sur les plaines d'Abraham en 1759, sous la conduite de Montcalm. A cette époque, leur père n'était encore qu'un jeune homme. Elle aimait aussi à se rappeler le temps où elles pleuraient sur leurs frères partis pour le combat. Pierre-Paul se battit à Châteauguay, en 1813, sous la conduite de notre héros, le colonel de Salaberry, dont Lacroix épousa ensuite la nièce. Gabriel était capitaine et se battit en 1812, lorsque les Américains furent repoussés de Lacolle.

C'est ainsi que l'esprit martial se transmit de père en fils.

Madame Rodier fut femme de maire pendant cinq ans, et, comme telle, partagea les honneurs de son mari lors de la réception de notre futur roi. Elle devait ouvrir le grand bal donné à Son Altesse Royale, mais, n'ayant pu y assister, elle céda sa place à l'aînée de ses filles, madame Frank Brown.

Tendre mère, épouse fidèle, elle était obligeante et pleine de courtoisie pour tout le monde. Elle se maria en 1825 et eut six enfants, dont deux seulement vivent encore. Elle pleura jusqu'à sa mort la perte de son jeune fils, Charles, qu'elle avait emmené avec elle lors du voyage qu'elle fit avec son mari, en 1860, pour escorter le prince de Galles à New-York. Charles, ayant contracté une fièvre malingne, mourut pendant le voyage.

Madame Rodier savait mettre beaucoup d'intérêt dans la conversation, et racontait une histoire avec beaucoup de finesse et de naïveté. Ses plaisanteries spirituelles, sa politesse, sa bonté, son charmant caractère, lui ont acquis bien des amis sincères qui restent pour pleurer sa perte.

## BIBLIOGRAPHIES

*Nouveau mois de Marie.*—Dédié à la jeunesse canadienne, par un prêtre du diocèse de Montréal, Rév. M. Beaudry. Joli volume cartonné in-32, de 288 pages.—Chez J.-B. Rolland & Fils, libraires-éditeurs, Nos. 12 et 14, rue Saint-Vincent. Prix: 15 cents franco; la douzaine, \$1.60, fr.

"Il existe déjà un grand nombre de *Mois de Marie*, très-bien faits, et qui renferment beaucoup de belles qualités qu'on ne doit pas s'attendre à rencontrer dans celui que nous offrons aujourd'hui au public. Si nous nous sommes mis à l'œuvre pour traiter ce sujet, ce n'est donc pas que nous ayons eu la prétention de pouvoir faire mieux que nos devanciers. Le seul mérite que nous réclavons pour notre petit livre, c'est celui d'être destiné à l'usage des fidèles de ce pays."—Extrait de la préface.

*Petit Mois de Marie.*—Pensées pieuses pour le mois de Mai, par l'auteur des *Paillettes d'Or*. Jolie brochure in-32 de 64 pages. Chez J.-B. Rolland & Fils, libraires-éditeurs, Nos. 12 et 14, rue Saint-Vincent. Prix: 5 cents franco; la douzaine, 40 cents.

Simple pensées écrites avec bonheur sous le regard de Marie. Elles veulent chaque jour du mois de Mai redire à l'âme pieuse: Aimez Marie, espérez en Marie, imitez Marie, et par Marie montez doucement à Jésus.

## LES DRAPEAUX POPULAIRES DE L'ARMÉE FRANÇAISE

On vient de fixer en France les noms des batailles qui seront inscrits sur les drapeaux de l'armée française. Un journal dit à ce sujet:

Le drapeau du 84<sup>e</sup> régiment se distinguera, en outre du nom des batailles auxquelles il a assisté, par ces trois mots: *Un contre dix*. Cette fière mention date de 1809. C'était à Graetz; une partie du 84<sup>e</sup> se trouve inopinément en présence de 18,000 Autrichiens. Le colonel Gambin n'a que 1,300 hommes; il n'hésite pas; il s'élance à leur tête avec une telle fureur que l'ennemi est culbuté; mais il se rallie et cerna la petite colonne française. Celle-ci lutte avec courage et succès pendant dix heures consécutives, jusqu'au moment où d'autres bataillons viennent la dégager. En récompense, Napoléon fit inscrire sur le drapeau ces trois mots glorieux: *Un contre dix*.

Le drapeau du 3<sup>e</sup> régiment a eu une fin honorable: deux fois, le régiment manqua de le perdre.

La première, à Wagram. L'étendard est pris par l'ennemi. Le porte-drapeau, grièvement blessé et prisonnier, appelle au secours. Ses cris sont entendus par le sergent d'Argousin. Celui-ci rassemble quelques hommes, et tous ils s'élançant au milieu des bataillons russes et reprennent le drapeau, qui, percé de balles et lacéré de coups de sabre, n'est plus qu'une loque, mais une loque glorieuse.

Ce même drapeau fut un moment compromis en 1870 à Beaumont et à Sedan. A Beaumont, quatre sous-officiers furent tués en le défendant. A Sedan, après une lutte opiniâtre et inutile, le commandant fit couper le drapeau en morceaux qu'il distribua aux quelques officiers et soldats qui restaient. Par ce moyen, le drapeau du 3<sup>e</sup> régiment, qui avait brillé à Jemmapes, à Austerlitz, à Wagram, ne tomba pas entre les mains des Prussiens.

Le drapeau du 7<sup>e</sup> régiment, illustré à Gênes, à Solferino, s'est trouvé anéanti au mois d'octobre 1870, mais dans des circonstances particulières. Le régiment qui faisait partie de la garnison du fort de Quélen, refusa de remettre son drapeau à Metz; les officiers se réunirent, se partagèrent les glorieux lambeaux du drapeau et brûlèrent la hampe. L'honneur du régiment était sauf.

En 1809, le 65<sup>e</sup> régiment se trouvait à Ratisbonne. Après une lutte héroïque, les Français durent quitter la ville; dans la mêlée, le drapeau, qui avait coûté la vie à plusieurs officiers et soldats, était tombé au milieu des morts et des débris de caissons. Un sapeur, fait prisonnier au moment où il allait reprendre le drapeau, s'échappa pendant la nuit sous le déguisement d'un colporteur espagnol; mais, avant de traverser le camp ennemi, il revint à l'endroit où avait eu lieu le combat, retrouva le drapeau, se débarrassa de la hampe et cacha sous ses vêtements les précieuses reliques du 65<sup>e</sup>. Quelques temps après ce drapeau fut remis à Napoléon, qui posa lui-même la croix d'honneur sur la poitrine du sapeur.

Il nous fait plaisir d'apprendre à nos aimables lectrices, que MADAME P. BENOIT vient d'ouvrir, au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), un magasin de marchandises de modes et de fantaisie, où elle tiendra toujours en mains un assortiment des plus variés d'articles de goût et de toilette, tels que rubans, frillings, braids, collets et poignets pour dames, garnitures pour chapeaux, plumes, fleurs, etc., spécialité pour ouvrages en laine de Berlin. Madame Benoit se chargera, comme par le passé, de la confection des robes, chapeaux, manteaux, etc., dans lesquels elle a une grande expérience, et ses prix seront des plus réduits.

MM. Narcisse Beaudry et frère, Bijoutiers et Horlogers, annoncent à leurs pratiques et au public en général qu'ils ont en magasin un assortiment de MONTRES en or et en argent, ainsi que des BIJOUX tant importés que de leur fabrique. MM. Beaudry et frère font aussi la dorure et argenture, ainsi que la fabrication et réparation d'ornements d'églises. Nous croyons devoir faire remarquer au public que ces deux messieurs sont tous deux ouvriers et surveillent, chacun dans son département, l'exécution des ouvrages faits. NARCISSE BEAUDRY, EDOUARD E. BEAUDRY, Bijoutier pratique. Horloger pratique.